Août 2025

LES UNS & LES AUTRES

Le journal au service du lien social

N°02



Insertion professionnelle : l'affaire de toutes et tous

Hospice général

01	ÉDITO	Le mot d'Argi Arroyo Hyvert
02	DOSSIER	Insertion professionnelle des bénéficiaires : l'affaire de toutes et tous
09	ACTUALITÉ	Un nouveau site d'hébergement pour personnes migrantes à la Queue-d'Arve
14	ARTS ET CULTURE	Et si on tordait le cou aux idées reçues ?
16	ARTS ET CULTURE	La migration racontée aux enfants
18	RÉTRO-AGENDA	Retour sur quelques événements
19	L'INVITÉ DU NUMÉRO	Caritas Genève : un partenaire essentiel pour l'intégration des personnes réfugiées
22	RENCONTRE	L'accès à un emploi stable se fait attendre pour un réfugié syrien
24	RENCONTRE	Une « banale » sortie de route
26	RENCONTRE	L'incroyable parcours d'une réfugiée afghane
28	FOCUS	La Nouvelle Roseraie, petit coin de paradis pour les seniors
30	À TRAVERS L'OBJECTIF	Yaroslav Bozhkov, photographe ukrainien

Photo : Eric Roset



← Argi Arroyo Hyvert

Chères lectrices, chers lecteurs,

Je tiens à vous remercier pour l'accueil que vous avez réservé au premier numéro de notre journal *Les Uns et les Autres*. Vos retours témoignent de l'intérêt que vous portez à notre action et renforcent notre volonté de maintenir ce lien essentiel avec l'ensemble de nos partenaires, bénéficiaires, donatrices, donateurs et collaboratrices et collaborateurs.

Pour ce deuxième numéro, nous avons choisi de traiter un enjeu central de notre mission : l'insertion professionnelle. Ce thème, plus que jamais d'actualité, s'inscrit à la fois dans le cadre de la nouvelle loi sur l'aide sociale et la lutte contre la précarité (LASLP) et dans l'Agenda Intégration Suisse (AIS), qui mettent un fort accent sur le retour à l'emploi comme levier d'inclusion durable.

Cette législation nous invite à repenser notre dispositif d'insertion professionnelle, à améliorer les débouchés vers l'emploi et à renforcer l'employabilité des personnes suivies. Pour y parvenir, nous misons sur la formation des personnes que nous accompagnons et sur la reconversion des candidates et candidats dont le métier serait en voie de disparition. En effet, la moitié des personnes soutenues par l'aide sociale ne possède pas de formation reconnue. Ce constat constitue un puissant appel à l'action.

Pour ce faire, l'Hospice général développe une collaboration active avec les entreprises publiques et privées, les milieux de l'économie, les associations professionnelles ainsi qu'avec les autorités du marché du travail et les partenaires sociaux. En parallèle, nous menons aussi un travail de prospection et de veille économique sur les mutations du marché de l'emploi genevois. Il s'agit de défis de taille, mais nous les relevons avec détermination.

J'espère que ces pages susciteront votre intérêt et qu'elles contribueront à changer votre regard sur l'insertion sociale et professionnelle des personnes que nous accompagnons. Ces dernières ont de nombreuses compétences. Donnons-leur une chance !

Je vous souhaite une agréable lecture.

Argi Arroyo Hyvert,
Directrice de l'insertion et du soutien opérationnel de l'Hospice général

DOSSIER

Texte : Delphine Bindschaedler

Insertion professionnelle des bénéficiaires : l'affaire de toutes et tous

Photo : Niels Ackermann



Favoriser l'accès à l'emploi : accompagner les candidats, sensibiliser les employeurs

Aujourd'hui, encore peu d'entreprises font le pas d'engager des personnes à l'aide sociale ou issues de l'asile. Comment casser les préjugés ? Comment renforcer l'employabilité des personnes suivies par notre institution ? Et surtout, comment faire connaître l'Hospice général en tant qu'acteur clé de la réinsertion auprès des entreprises ?

Pour aborder ce sujet aux multiples défis, nous avons sollicité les points de vue de Pierre-Alain L'Hôte, président de la Fédération genevoise des métiers du bâtiment (FMB) et de l'Union des associations patronales genevoises (UAPG), aussi directeur d'une entreprise privée, et d'Argi Arroyo Hyvert, directrice de l'insertion et du soutien opérationnel au sein de l'Hospice général.

↓ Pierre-Alain L'Hôte et Argi Arroyo Hyvert

Photo : Eric Roset



Quel rôle les entreprises jouent-elles dans l'intégration des bénéficiaires de l'Hospice général sur le marché du travail ?

Pierre-Alain L'Hôte (PAL) : Elles jouent un rôle prépondérant avec les autres acteurs de l'insertion : elles ont la possibilité de pourvoir des emplois, d'accueillir et d'intégrer les bénéficiaires. Les employeurs, les associations et les faîtières doivent pouvoir créer un réseau, dialoguer avec les institutions et diffuser les informations sur les possibilités existantes pour favoriser cette démarche. Il est essentiel qu'elles soient sensibilisées à l'aspect diversité et inclusion et qu'elles relaient leurs expériences.

Quels sont aujourd'hui les plus grands défis en matière d'insertion professionnelle ?

Argi Arroyo Hyvert (AAH) : L'un des grands défis est de faire connaître l'Hospice général en tant qu'acteur de l'insertion auprès des entreprises et de déconstruire les préjugés sur les personnes suivies. Nous devons aussi être capables de proposer les bons profils aux entreprises, ce qui passe par l'accompagnement et la formation de nos bénéficiaires afin qu'ils répondent aux besoins des employeurs, en tenant compte des forces et des freins de chacun.

Encore peu d'entreprises font le pas d'engager des personnes migrantes ou des bénéficiaires de l'aide sociale. Quelles sont, selon vous, les principales raisons ?

PAL : Je pense qu'il y a une certaine méconnaissance des profils des bénéficiaires et des procédures d'engagement pour les personnes migrantes – on s'imagine que c'est long et compliqué – et que l'Hospice général n'est pas encore clairement identifié comme étant une voie de recrutement, contrairement à l'office cantonal de l'emploi (OCE) par exemple. La concurrence est aussi très forte dans certains domaines et le parcours des bénéficiaires est parfois discontinu et difficile à apprécier pour un employeur.

AAH : Il existe aussi des craintes concernant la barrière de la langue ou la barrière culturelle, une appréhension sur la capacité des candidats à s'intégrer après une période sans travail ou encore des doutes sur un manque de certifications.

PAL : Il est toutefois nécessaire de mettre en perspective ces craintes avec les forces des bénéficiaires. Ce sont souvent des personnes extrêmement motivées, très reconnaissantes et qui font preuve d'un fort engagement. Pour celles-ci, décrocher un emploi signifie bien plus qu'obtenir un salaire, il s'agit d'une forme de reconnaissance, d'un marqueur d'intégration.

Les bénéficiaires de l'aide sociale ont des compétences mais font souvent face à un manque de formation. Quelles solutions pourraient être mises en place ?

AAH : La nouvelle loi sur l'aide sociale et la lutte contre la précarité met l'accent sur les formations. Il faut dès lors identifier quels sont les secteurs porteurs et développer des micro-certifications afin de faire monter rapidement en compétences les bénéficiaires.

Qu'est-ce que les employeurs recherchent avant tout ?

PAL : Les entreprises s'inscrivent dans un tissu économique fortement concurrentiel, elles ont besoin de ressources adéquates pour délivrer leurs prestations. Elles exercent leurs missions dans une logique de performance et de rendement. Les employeurs recherchent des solutions simples, efficientes, les moins coûteuses possibles en temps et en argent.

Partant de ces constats, qu'est-ce que les institutions peuvent mettre en place ?

PAL : Il est important d'identifier les besoins des différents secteurs et de tenter de prévoir les futures mutations. Les institutions doivent accompagner non seulement les candidats dans leur processus d'intégration, mais aussi les entreprises.

AAH : Effectivement, nous devons préparer les candidats pour qu'ils soient rapidement opérationnels et soulager l'entreprise dans les démarches administratives liées à l'engagement. La participation financière durant les premiers mois est aussi intéressante pour l'employeur.

Que diriez-vous à un employeur qui hésite à engager une personne suivie par l'Hospice général ?

AAH : N'hésitez pas à faire appel à des personnes accompagnées par notre institution, donnez-leur une chance, nos conseillères et conseillers en insertion seront présents pour les accompagner. Plusieurs solutions sont possibles pour que l'entreprise évalue si le bénéficiaire répond aux attentes : une période de stage, un renforcement des compétences grâce à des formations, etc.

Pour le mot de la fin, si vous aviez un souhait pour que la situation évolue rapidement, quelle action devrait être mise en œuvre en priorité ?

PAL et AAH (unanimes) : La communication est un levier important : il est essentiel d'établir des liens avec les entreprises et les faitières et de leur montrer des exemples de cas d'insertion qui ont fonctionné. Il faut tenter de convaincre les employeurs d'accueillir des bénéficiaires en stage pour qu'ils se rendent compte de leur potentiel et qu'ils aient envie de les pérenniser. L'idée n'est pas de multiplier les couches mais de trouver des systèmes efficaces de collaborations entre les entreprises et les services étatiques.

Donner une chance, bâtir un avenir : quand sécurité rime avec solidarité

Depuis quatre ans, l'Hospice général collabore avec l'entreprise de sécurité Python dans le cadre d'un programme de réinsertion professionnelle visant à offrir des opportunités concrètes et pérennes. Focus sur un partenariat fructueux.

Chiffres-clés

— 130 collaboratrices et collaborateurs au sein de l'entreprise
— 32 personnes anciennement suivies par l'Hospice général engagées en 4 ans (entre 2021 et 2025)
— 10 personnes toujours en poste à ce jour
— 120 heures de travail mensuel en moyenne

↓ Steeve Genaine, directeur général de Python Sécurité

Photo : Nora Teylouni



Ce partenariat, noué en 2021, est né de notre volonté de favoriser l'insertion professionnelle des personnes accompagnées en créant des ponts entre le monde institutionnel et celui des entreprises. Pour l'employeur, il s'agit d'un levier d'engagement sociétal, mais aussi d'un moyen de repérer de futures collaboratrices et futurs collaborateurs formés par l'Académie suisse de sécurité, des talents motivés. La collaboration avec l'entreprise Python Sécurité offre aux bénéficiaires l'opportunité de (ré)intégrer le marché du travail tout en développant leurs compétences professionnelles dans un cadre structurant.

Tout a commencé il y a quatre ans, en pleine crise sanitaire, dans le cadre de la mesure-formation « Agent de sécurité et de surveillance ». Cette mesure-formation, donnée par l'Académie suisse de sécurité, aboutissait à un stage dans une entreprise de sécurité qui ne suffisait pas à décrocher un emploi. Nous nous sommes tournés vers l'entreprise Python Sécurité, qui a instauré, à l'issue de la formation, un contrat rémunéré à durée limitée. La mesure-formation a encore évolué pour se rapprocher davantage du marché de l'emploi : aujourd'hui, à l'issue de la formation, il est proposé aux bénéficiaires un contrat de travail de 15 heures sur appel, qui leur permet de faire connaissance avec le monde du travail d'agent de sécurité auprès d'une vingtaine de sociétés de sécurité et de se faire embaucher.

Avec une première séance d'information organisée à l'issue de leur formation d'agent de sécurité, donnée par l'Académie suisse de sécurité, des candidates et candidats présentés par le service d'insertion professionnelle ont rencontré des représentants de l'entreprise Python Sécurité. Cette rencontre s'est

révélée fructueuse, puisqu'elle a marqué le début d'une collaboration durable, avec plusieurs recrutements réussis à la clé.

Les métiers exercés par les personnes engagées sont divers et variés, ils vont de la sécurité événementielle à la surveillance de sites fixes, en passant par des services d'accueil et de contrôle d'accès, des patrouilles mobiles et de la régulation du trafic. Toutes et tous bénéficient d'un contrat à durée indéterminée, garantissant ainsi stabilité et engagement à long terme.

Toutefois, cette collaboration comporte aussi son lot de défis. En effet, l'exercice d'un métier dans un secteur d'activité exigeant n'est pas un long fleuve tranquille. Les défis sont multiples, et le travail de nuit ainsi que les conditions météorologiques viennent renforcer la complexité de ces missions. « À leurs débuts, certaines personnes doivent retrouver des repères professionnels : changement de rythme, attentes diverses vis-à-vis du monde du travail, gestion du stress et des priorités » explique Steeve Genaine, directeur général de Python Sécurité.

Selon le type de mission, le renforcement de certaines compétences peut être nécessaire. Dans ce contexte, l'entreprise Python Sécurité offre une formation continue (techniques de sécurité, relation client ou gestion des conflits), un accompagnement adapté et des opportunités de montée en compétences comme l'accès à des certifications professionnelles. Une dynamique de professionnalisation qui trouve un prolongement concret dans certains projets.

Dernier événement d'envergure en date : l'Euro féminin de football 2025. « Nous avons eu la chance d'être choisis pour assurer une partie de la sécurité de cet événement », raconte Steeve Genaine. Il poursuit : « Grâce à cela, l'entreprise a connu une croissance avec une vingtaine d'emplois fixes à temps plein et une quarantaine d'emplois temporaires ». Pour soutenir ce recrutement, Python Sécurité a sollicité notre institution afin d'identifier de potentiels candidats et candidates.

« C'est un beau partenariat qui est parti pour durer », explique Valérie Celi Vegas, chargée de projet au sein du service d'insertion professionnelle de l'Hospice général. La construction de cette dynamique (formation certifiante ou qualifiante sur le marché de l'emploi primaire) fonctionne très bien dans le domaine de la sécurité. « Nous essayons maintenant de la reproduire dans d'autres domaines, comme l'hôtellerie, l'intendance, le nettoyage ou encore les soins, afin de dynamiser la sortie de l'aide sociale par l'emploi, en créant des ponts entre nos bénéficiaires et le marché de l'emploi », conclut-elle.

Au cœur d'un nouveau modèle

L'unité contact entreprises a été créée en janvier 2022 et connaît aujourd'hui des évolutions rapides. Une dynamique de réorganisation est en cours visant à redéfinir avec ambition sa mission et à renforcer son organisation pour répondre aux défis à venir. Tatiana Fierro, nouvelle responsable de l'unité, et Laurent Cantin, chef de service ad interim du service d'insertion professionnelle, nous en présentent les contours.

Sans en dévoiler tous les développements à venir, certaines grandes lignes se dessinent déjà : positionner l'unité comme un acteur stratégique de l'insertion professionnelle des bénéficiaires de l'Hospice général en s'appuyant sur des collaborations avec les différentes branches de l'économie locale, sur des dispositifs de formation adaptés aux profils potentiels et sur un accompagnement des bénéficiaires une fois en emploi.

Micro-certification

Parmi les pistes prometteuses, élargir l'offre de formation à travers la micro-certification émerge comme un levier clé : il s'agit de reconnaître officiellement des compétences acquises sur le terrain, dans des métiers porteurs ou des filières en pénurie de main-d'œuvre, où les savoir-faire recherchés ne nécessitent pas forcément une formation qualifiante traditionnelle comme une attestation fédérale de formation professionnelle (AFP) ou un certificat fédéral de capacité (CFC). L'unité œuvrera avec des faîtières et d'autres partenaires institutionnels au développement de ces micro-certifications, dans une logique de collaboration élargie. Cette dynamique, encore en construction, illustre la volonté de mieux articuler les besoins du marché du travail avec les parcours des personnes en insertion.

Vers une insertion durable

L'unité avance ainsi, avec méthode, vers un modèle plus structuré, souple et connecté aux réalités économiques locales, sans jamais perdre de vue sa mission première : permettre à chacun et chacune de retrouver une place durable sur le marché de l'emploi.

Cela implique la création de collaborations avec les entreprises, le développement de formations ciblées et adaptées, mais aussi l'intégration progressive du *job coaching* comme autre axe prioritaire.

Ce *job coaching*, dont le rôle reste encore à préciser au sein de l'institution, consisterait à accompagner les bénéficiaires dans leurs emplois, notamment durant les premiers mois de leur engagement, afin de favoriser leur maintien en emploi.

L'unité développe également une communication plus ciblée à destination des entreprises afin de mieux faire connaître l'Hospice général, de promouvoir la diversité des profils accompagnés, et de mettre en avant la valeur ajoutée que ces personnes peuvent représenter pour le tissu économique local.

L'objectif n'est pas de faire du placement, mais de créer des partenariats durables et de construire des liens de confiance à long terme.

Une veille active pour une collaboration agile

Dans cette optique, l'unité met en place une veille active, avec une vision à plus long terme, afin d'identifier les secteurs porteurs et de proposer des solutions concrètes aux bénéficiaires comme aux entreprises, en lien avec leurs besoins respectifs et les réalités du terrain.

Dans cette même logique, contact entreprises souhaite renforcer la collaboration avec les prestataires externes intervenant aux côtés de l'Hospice général afin de mieux coordonner les actions et d'avancer collectivement vers un objectif partagé.

L'unité est actuellement composée d'une responsable et de deux chargés de contact entreprises et va s'agrandir ces prochains mois afin de répondre au mieux aux missions définies.

Notre institution poursuit ainsi la transformation de ses dispositifs d'insertion, pour rester au plus près des réalités du marché… et surtout, des trajectoires humaines.

↓ Laurent Cantin et Tatiana Fierro

Photo : Magali Girardin



SAFE, le chemin le plus sûr vers le retour à l'emploi !

Les stages activités et formation en entreprise (SAFE) poursuivent leur développement avec un excellent taux de réussite.

Conçus pour des personnes sans formation ou avec une formation inachevée, les SAFE combinent un stage en immersion en entreprise et une formation certifiante de courte durée (souvent une AFP) dans des domaines d'activité à forte employabilité comme la santé, le bâtiment, la sécurité, le nettoyage, l'intendance, etc.

Ainsi, les volées d'auxiliaires de santé en EMS (une formation réalisée en partenariat avec la Croix-Rouge genevoise) ou les auxiliaires en soin et accompagnement (en collaboration avec l'OrTra santé-social) sont régulièrement sollicitées en cours de formation et trouvent un emploi avant même l'obtention du certificat !

Ce taux de réussite est également observé pour les futurs agents de sécurité ou agents de régulation du trafic dont bon nombre d'entre eux, après une formation dispensée par la police genevoise, l'Académie suisse de sécurité et une agence de sécurité partenaire, connaissent des perspectives d'engagement très favorables, notamment auprès de partenaires directs.

Quelques statistiques de 2015 à 2024

Clean AFP d'agent de propreté :

- 82 personnes sont entrées dans le dispositif
- 9 ont abandonné
- 71% ont obtenu l'AFP
- 70% sont en emploi

Intendance et hôtellerie

- 64 personnes sont entrées dans le dispositif
- 4 ont abandonné
- 75% ont obtenu l'AFP
- 60% sont en emploi

Auxiliaire en soins et accompagnement

- 67 personnes sont entrées dans le dispositif
- 18 ont abandonné
- 74% ont obtenu l'AFP
- 53% sont en emploi

Vous souhaitez en savoir plus sur les SAFE ?

← Consultez notre catalogue de mesures

La question du numéro

Vous avez envie d'engager un ou une bénéficiaire de l'Hospice général ?

Vous êtes employeur et souhaitez savoir dans quelle mesure votre entreprise pourrait collaborer avec notre institution ?

Développons ensemble des partenariats !

Contactez notre service d'insertion professionnelle au **022 420 52 16** ou à l'adresse suivante : **contact-entreprise@hospicegeneral.ch**

ACTUALITÉ

Texte : Delphine Bindschaedler et
Bernard Manguin

Un nouveau site d'hébergement pour personnes migrantes à la Queue-d'Arve

Depuis mars 2022, au début de la guerre en Ukraine, notre canton a accueilli près de 7'000 personnes réfugiées faisant presque doubler le nombre de personnes migrantes accompagnées par notre institution. Les équipes de l'Hospice général ont multiplié leurs efforts pour les accueillir et les loger : le nombre de lieux d'hébergement collectif est ainsi passé de 15 à 27 en trois ans.

Dernier-né, le nouveau centre « Arve », situé à la route des Jeunes 3, a été inauguré le 26 juin dernier. Composé de deux immeubles très différents – un bâtiment industriel transformé et une construction à base d'anciens modules préfabriqués – il est doté d'une capacité de 463 places, ce qui en fait le deuxième plus grand centre du canton après celui des Tattes.

Valérie Davidoff, responsable du site, et Nicolas Denic, chef du service projets immobiliers, nous accueillent sur place pour nous présenter ce nouveau lieu.



↑ Valérie Davidoff et Nicolas Denic

Photo : Eric Roset

Valérie, vous avez la responsabilité de ce très grand site d'hébergement. Quelle est sa particularité ?

Nous avons la chance d'avoir avec le bâtiment Arve 2 une construction de dernière génération très bien pensée car elle a bénéficié des expériences précédentes. Avec des appartements pour familles et des chambres individuelles réparties en espaces de colocations, nous pouvons loger ici des personnes qui sont déjà depuis un certain temps dans notre dispositif et sont bien engagées dans leur processus d'intégration sociale et professionnelle.

Le bâtiment Arve 1 est, quant à lui, très collectif. Il accueille essentiellement des familles primo-arrivantes, la majorité venant du centre de Palexpo. Il comporte 67 chambres dont 20 de 6 places qui peuvent loger 2 parents et 4 enfants chacune et 2 de 8 et 10 places, pour de très grandes familles. Il y a donc beaucoup d'enfants, beaucoup de vie, mais aussi quelques difficultés concernant le bruit et l'hygiène, qui sont heureusement rapidement désamorcées grâce à nos équipes, qui ont la tâche de répondre à des besoins très divers selon les populations résidentes.

Comment vous organisez-vous pour répondre à ces différents besoins ?

La grande diversité des populations, des cultures et des langues ainsi que des groupes familiaux rend très complexe la gestion d'un tel site ; mais c'est ce défi permanent qui est passionnant à relever. Nous essayons de regrouper les personnes qui ont les mêmes affinités et rythmes de vie : les étudiants ou les personnes qui ont un travail de nuit logent dans les mêmes colocations par exemple. En parallèle, nous souhaitons aussi encourager la mixité et l'entraide entre les personnes bien établies et des gens avec une santé plus fragile. Nous sommes constamment à la recherche du meilleur équilibre possible !

Je peux heureusement compter sur des équipes très efficaces et polyvalentes pour assurer le vivre ensemble : sur ce site, nous sommes une dizaine de collaboratrices et collaborateurs de l'institution[1], épaulés par une équipe externe de 5 intendants sociaux ou « facility assistants », sans compter l'équipe de nettoyage et les agents de sécurité.

Comment se passent le vivre ensemble et la cohabitation avec le voisinage ?

Nous entretenons des contacts de longue date avec nos voisins directs qui sont des administrations et des partenaires institutionnels, mais comme ce sont des lieux de travail, nous devons nous adapter. Par exemple, nous les avons invités à une fête des voisins, qui a eu lieu durant la pause de midi pour que le plus grand nombre puisse y participer. Plusieurs personnes travaillant dans les environs se sont proposées pour du bénévolat.

Comme pour tous les centres, nous sommes en train de mettre en place des ateliers de français et des activités pour les enfants et les adultes. Mais nous avons en plus la chance d'avoir le renfort d'un collègue qui nous aide à emmener les familles découvrir les activités proposées par les partenaires locaux, comme les maisons de quartier de la Jonction et des Acacias ainsi que les parcs et autres lieux de loisirs des environs. Nous avons aussi un bel espoir de pouvoir organiser des collaborations avec les théâtres de la Parfumerie, du Loup et du Galpon qui sont proches.

Nicolas, parlez-nous un peu du site. Comment s'est mis en place ce nouveau centre et quelles sont les caractéristiques de ces deux bâtiments ?

Les possibilités de créer des centres sont rares dans notre canton et ce site appartenant à la Caisse de prévoyance de l'État de Genève (CPEG)[2] avait l'avantage de présenter une double opportunité : d'un côté, un bâtiment avec des surfaces contenant d'anciens laboratoires (Firmenich) à transformer en lieu de vie et d'un autre, un parking libre pouvant accueillir les containers de l'ancien foyer de l'Étoile, fermé en 2023.

Le site d'Arve 1 est un bâtiment industriel avec de nombreuses fenêtres, de grands volumes et une belle hauteur sous plafond. Le bâtiment a été réhabilité selon une démarche low-tech, visant à ne conserver que l'essentiel et à préserver ce qui existe plutôt que de le remplacer. Cette démarche s'inscrit dans une réflexion portant sur le cycle de vie entier du bâtiment, de la conception jusqu'à la déconstruction ainsi que la gestion des déchets de chantier.

Pour Arve 2, nous avons réutilisé les modules de l'ancien foyer de l'Étoile que nous avions stockés, mais la structure du bâtiment a été entièrement changée. Le nouveau bâtiment est ainsi passé de 3 à 5 niveaux, les espaces communs ont été entièrement revus pour créer des appartements et des espaces de colocation et des panneaux photovoltaïques ont été ajoutés. Des appartements pour personnes à mobilité réduite ont aussi été créés et les accès ont été améliorés (gestion par badges). Des panneaux visuels de couleur ont également été ajoutés en façade pour adoucir l'image du centre.

Quels sont les défis que vous avez dû relever sur ces deux chantiers ?

Le calendrier d'abord, il était très serré mais le planning initial a pu être respecté malgré une inconnue qui est également un défi majeur : la dépollution d'un site industriel (bâtiment existant et parking). Une autre difficulté a été l'accès au site, qui se fait via la route des Jeunes, très passante, ce qui a compliqué la logistique, notamment avec les containers. Étant donné que le site se trouve en milieu urbain, nous avons dû prendre un maximum de précautions pour réduire les nuisances dues aux travaux. Finalement, l'affectation du nouveau bâtiment n'étant pas la même que celui de l'ancien (transformation de laboratoires en logements), nous avons tout de même dû entreprendre des travaux importants de démolition et d'assainissement.

Quel avenir pour les modules d'Arve 2 ? Une réutilisation est-elle possible ?

Pourquoi pas, si les conditions de bail du nouveau propriétaire le permettent ainsi que les nouvelles normes. Lorsque l'on réutilise de l'existant, il y a aussi des enjeux financiers et des études préliminaires à mener car les coûts de déplacement et de remise à niveau ne sont pas négligeables.

---

[1] 1 responsable du site, 6 travailleuses et travailleurs sociaux, 1 chargé d'accueil, 1 collaborateur du service de l'immobilier

[2] L'Hospice général est au bénéfice d'un droit de superficie d'une durée de 5 ans. Le droit de superficie est une servitude, soit une charge imposée sur un terrain en faveur d'un tiers, qui confère à son titulaire le droit de construire, de détenir et d'entretenir un ou plusieurs bâtiments.


132



← Arve 1
↑ Arve 2

Photos : Bao On

Fiche technique du site :

Bâtiment Arve 1 :

— 2 étages sur rez-de-chaussée + 1 sous-sol
— 321 places : 67 chambres de 2, 4 et 6 personnes et 2 chambres de 8 et 10 personnes pour familles nombreuses
— Espaces communs : bureaux, réfectoires, salles d'activités et de jeux, buanderies
— Durée des travaux : 18 mois

Bâtiment Arve 2 :

— 4 étages sur rez-de-chaussée
— 142 places : 72 places individuelles dans des colocations de 8 ou 10 personnes, 16 appartements pour des familles de 4 personnes et 3 appartements pour 2 personnes à mobilité réduite
— Espaces administratifs, réfectoires, salles d'activités et buanderies
— Durée des travaux : 12 mois

Coût du projet :

— 20 millions pour l'ensemble des bâtiments, soit un coût à la place mensuel d'environ 720 francs pour une durée initiale de 5 ans (360 francs sur 10 ans)

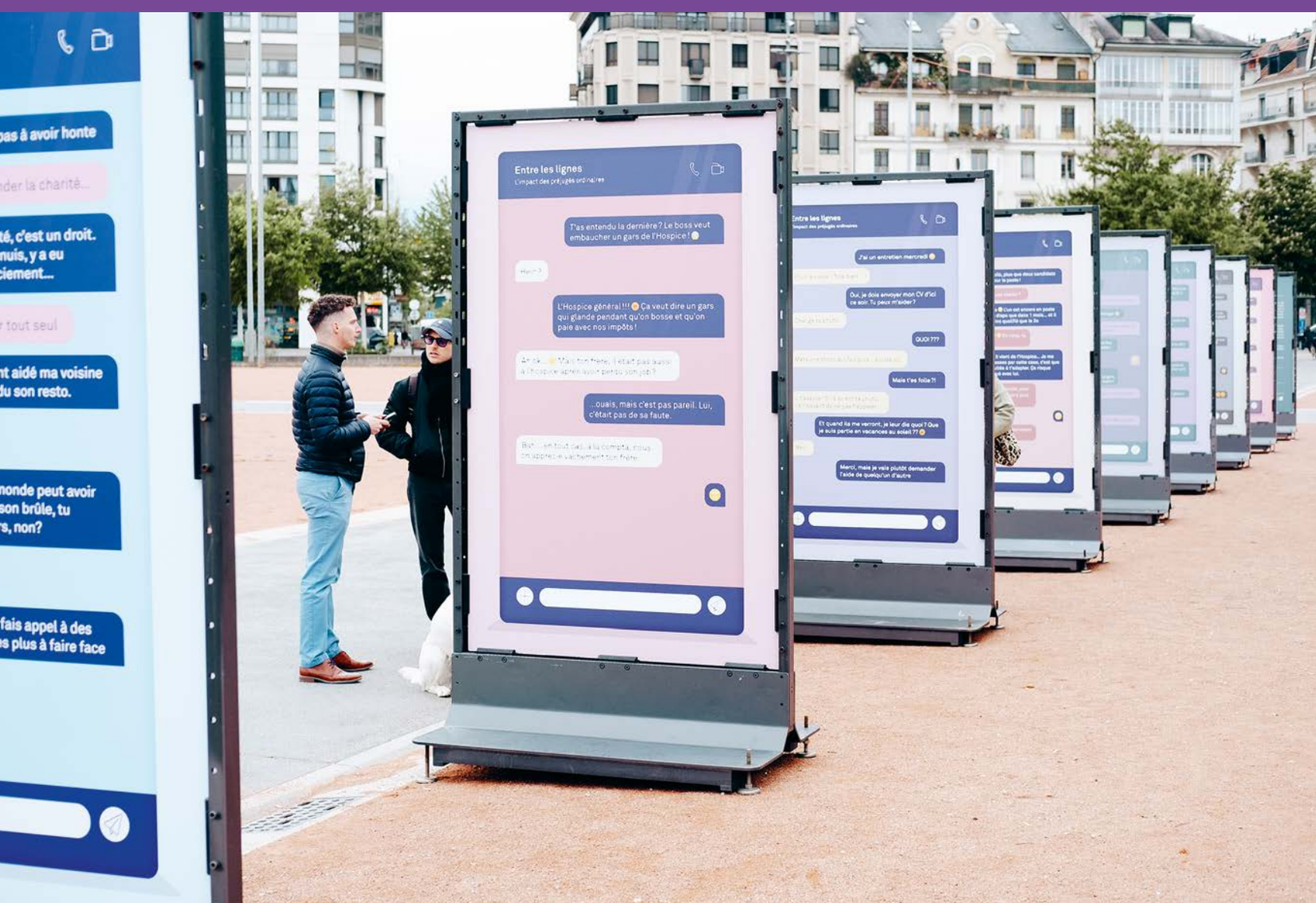
ARTS ET CULTURE

Texte : Yves Bieri et Jennifer Ng Chin Yue
Photos : Nora Teylouni

Et si on tordait le cou aux idées reçues ?

Retour sur « Entre les lignes », une exposition de l'Hospice général réalisée à l'initiative de et par Valérie Martinez qui a eu lieu au mois de mai sur la Plaine de Plainpalais.

↓ L'exposition à Plainpalais



Paresseux, profiteurs, peu fiables, … tels sont trop souvent des qualificatifs qu'on attribue aux personnes à l'aide sociale ou issues de l'asile.

C'est pour rappeler l'impact négatif et destructeur que peuvent avoir ces idées reçues sur la vie des gens qu'a été créée « Entre les lignes ». Cette exposition s'est attelée à révéler, sous la forme de dialogues fictifs mais inspirés de témoignages réels, ces préjugés ordinaires qui affleurent à l'esprit de chacune et chacun et qui s'expriment souvent de manière cachée, entre deux mots, entre les lignes. Elle rappelait comment les stéréotypes affectent la confiance en soi, les rapports aux autres et, *in fine*, l'accès au marché de l'emploi.

« Après l'exposition que nous avions réalisée sur les femmes migrantes en 2023, j'avais envie de collaborer à nouveau avec l'Hospice général », explique Valérie Martinez. Et c'est tout naturellement que ce sujet s'est imposé. « En effet, lors de notre première collaboration, beaucoup de femmes issues de la migration m'avaient fait part de leur souffrance face aux préjugés qu'elles subissaient. Je souhaitais sensibiliser la population à cette problématique ». Une idée qui tombait à pic. Effectivement, avec l'entrée en vigueur en début d'année de la nouvelle loi sur l'aide sociale et la lutte contre la précarité (LASLP), ce sujet est plus que jamais d'actualité. Car si la loi encourage fortement l'insertion professionnelle, les idées reçues des employeurs et du grand public sont autant d'obstacles à la reprise d'un emploi. « Les préjugés sont la face sombre de l'insertion professionnelle », expliquait Nicolas Roguet, délégué à l'intégration du département de la cohésion sociale, lors de son intervention au vernissage de l'exposition.

« Quand j'ai lancé ce projet, je pensais à des préjugés sur les personnes migrantes. En fait, ils concernent tout le monde ! »

En plus, comme l'explique Valérie, ces préjugés sont omniprésents : « Quand j'ai lancé ce projet, je pensais à des préjugés sur les personnes migrantes. En fait, ils concernent tout le monde ! J'ai même réalisé que j'en avais moi-même, sans m'en rendre compte ». Une exposition nécessaire sur un sujet rarement abordé.

← Lien vers les dialogues de l'exposition

Valérie : une artiste engagée

Toute petite, Valérie Martinez est tombée dans un chaudron musical et elle poursuit aujourd'hui encore une carrière pleine de mélodies. Après avoir sorti l'année dernière un album avec Zep, *The Woohoo, automatic songs*, elle travaille désormais sur son prochain disque en solo.

Mais Valérie est également une artiste engagée, qui aime mettre en place d'autres projets… « qui ont du sens » dit-elle. Elle a en effet créé l'association *Un monde meilleur*, avec à la clé une bande dessinée et une exposition, pour sensibiliser le public aux problématiques du développement durable. En 2023, pour une première collaboration avec l'Hospice général, elle a réalisé, avec le photographe Nadir Mokdad, une exposition sur les femmes issues de la migration.

L'an dernier, Valérie a même réussi à concilier ses deux passions en composant la bande originale du court-métrage *Éternité* réalisé par Gary Grenier avec la Fondation Clair-Bois et des personnes en situation de handicap comme actrices et acteurs.

Valérie Martinez →



Texte : Anne Turrettini
Photos : Eric Roset

La migration racontée aux enfants

L'écrivaine Licia Chery et l'Hospice général se sont associés pour raconter la migration aux enfants.

Paru en avril 2025 aux Éditions Visibles, « Nahom, l'étoile nomade » est un hors-série de la collection pour enfants « Les aventures de Tichéri » de Licia Chery. Cet opus, consacré aux enfants migrants, est le fruit d'une longue amitié entre l'artiste genevoise d'origine haïtienne aux multiples talents, et un assistant social de l'institution, Hacène Ouahmane.

↓ Licia Chery, QueenMama, Les aventures de Tichéri – Nahom, l'étoile nomade, Les Éditions Visibles, Genève, avril 2025.



Licia Chery ne s'en cache pas. Jeune adulte, elle a connu des difficultés économiques et a fait appel à l'institution. Hacène Ouahmane l'a accompagnée durant cette période et Licia Chery n'a jamais oublié la confiance qu'il lui avait accordée. Depuis, elle a tracé sa route comme autrice-compositrice-interprète, animatrice de télévision, écrivaine et éditrice.

Femme engagée contre le racisme et pour la justice sociale, Licia Chery aime traiter, au travers de la figure de Tichéri, des différences, celles qui conduisent aux préjugés et à l'intolérance. Au cours de l'une de leur conversation, Licia Chery et Hacène Ouahmane ont eu l'idée de consacrer une histoire aux enfants migrants. Le récit débute dans une cour de récréation où un enfant érythréen se fait traiter par un camarade plus âgé de « sale migrant ». Tichéri assiste à la dispute. Petite fille sensible et éprise de justice, elle interroge sa mère sur la migration. Celle-ci lui donne des explications et l'emmène visiter le centre d'hébergement collectif dans lequel sont logés Nahom et sa famille. Tichéri y fait la connaissance de Hacène Ouahmane qui organise le quotidien du centre et accompagne les résidents dans leur parcours d'intégration.

Le livre est illustré par la fidèle complice de Licia Chery, QueenMama, et comprend un volet « Tichéri t'aide à comprendre » ainsi qu'un glossaire. Financé par le Groupe Servir du Rotary Club Genève, le livre a été distribué dans tous les sites de l'institution à l'attention du jeune public. L'institution espère également que le livre, disponible dans les librairies, trouvera sa place dans toutes les écoles primaires et les bibliothèques du canton de Genève.

↓ Vernissage du livre le 9 avril dernier au centre d'hébergement collectif de Lancy.

De gauche à droite : Hacène Ouahmane, assistant social, Licia Chery et Salima Moyard, maire de Lancy



Retour sur quelques événements

08.04.25

Friperie éphémère pour les personnes issues de l'asile

Les collaboratrices et collaborateurs de l'accueil de Louis-Casaï (bâtiment administratif de l'Hospice général) ont mis sur pied une « Friperie éphémère », destinée aux bénéficiaires de l'Aide aux migrants. Une centaine de personnes étaient présentes pour découvrir et piocher dans les vêtements et accessoires offerts par l'équipe du site.



Photo : Nora Teylouni

12-18.05.25

Portes ouvertes aux Tattes

L'équipe du centre d'hébergement collectif des Tattes a organisé une semaine portes ouvertes, destinée à faire connaître le centre et à casser les préjugés. Le programme était riche : musique du monde et helvétique, ateliers artistiques, démonstrations sportives et course populaire.



Photo : Nicolas Righetti

26.05.25

Inauguration du centre d'action sociale d'Onex

Grands, spacieux et fonctionnels, les nouveaux bureaux du centre d'action sociale d'Onex permettront à l'équipe de travailler et de recevoir les bénéficiaires dans des conditions optimales.



Photo : Eric Roset

22.06.25

Together Run

Plus de 500 coureuses et coureurs de 6 à 77 ans ont participé à la cinquième édition de la Together Run. Organisé à l'occasion de la journée mondiale des réfugiés, cet événement sportif proposait aussi des concerts.



Photo : Nicolas Righetti

Texte : Delphine Bindschaedler
Photo : Eric Roset

Caritas Genève : un partenaire essentiel pour l'intégration des personnes réfugiées

Pilier du projet « Hébergement des réfugiés chez l'habitant », Caritas Genève est un soutien essentiel pour les personnes réfugiées, en particulier pour les jeunes adultes. Main dans la main avec l'Hospice général, l'équipe accompagne accueillants et accueillis tout au long de la cohabitation.



↑ L'équipe du pôle hébergement de réfugié-e-s chez l'habitant

De gauche à droite : Pauline Savelieff, coordinatrice d'équipe, Anne Grosser, chargée de projet et d'information et travailleuse sociale, Katia Hechmati, co-responsable du service de l'action sociale et Navchaa Duron, travailleuse sociale

Pouvez-vous nous parler du projet « hébergement des réfugiés chez l'habitant » ? Comment se déroule la collaboration avec l'Hospice général ?

Katia Hechmati (KH) : Ce projet a démarré en mars 2022, lorsque le conflit a éclaté en Ukraine. Il a alors fallu réagir dans l'urgence, comme souvent en cas de crise. Rapidement, une collaboration avec l'organisation suisse d'aide aux réfugiés (OSAR) s'est mise en place, puis avec l'Hospice général. Les personnes réfugiées arrivaient dans le centre fédéral pour requérants d'asile (CFA) de Boudry et étaient directement attribuées à des familles à Genève. Notre équipe rendait ensuite visite à l'accueillant une fois la personne réfugiée installée.

Anne Grosser (AG) : Aujourd'hui, le dispositif a passablement évolué : il est beaucoup plus structuré, nous avons appris de nos différentes expériences au cours des trois dernières années. Nous intervenons en amont et avons des contacts hebdomadaires avec le service accueil et vivre ensemble de l'Hospice général. Nous rencontrons les potentiels hôtes pour vérifier l'adéquation du logement, pour les aider à clarifier leurs attentes, à se projeter dans cet accueil citoyen et, bien sûr, pour répondre à leurs questions. En parallèle, l'Hospice général identifie des profils dans ses différents centres d'hébergement. Par la suite, nous tentons de faire correspondre les deux parties en fonction des besoins des uns et des autres. La collaboration avec l'Hospice général est précieuse, les travailleuses sociales et travailleurs sociaux avec lesquels nous coopérons sur ce programme connaissent bien les personnes résidentes et sont ainsi à même de nous proposer les « bons candidats ». Elle permet en outre d'avoir un regard croisé sur certaines situations de personnes réfugiées.

KH : À l'issue de la rencontre, une convention d'hébergement tripartite est établie entre l'hébergeant, la personne accueillie et Caritas Genève. Les conventions d'hébergement ont des durées variables, entre trois et six mois au minimum, et sont renouvelables.

Quels sont les profils qui sont majoritairement accueillis ?

AG : Nous plaçons plusieurs profils de personnes réfugiées, mais principalement des jeunes majeurs, car ce sont eux qui bénéficient le plus d'un accueil chez l'habitant et de son réseau. C'est un formidable vecteur d'intégration. La plupart des personnes hébergées proviennent du centre d'hébergement collectif de Palexpo et du foyer pour jeunes majeurs Saint-James.

Chiffres-clés au 31 mai 2025

— Depuis le début du projet, en mars 2022, 347 foyers ont accueilli 579 personnes réfugiées au sein de leur foyer.
— Au 31 mai 2025, 50 foyers accueillaient 74 personnes réfugiées.
— Depuis le début de l'année, 8 nouveaux placements ont vu le jour et 5 se sont terminés.

Quels sont les principaux défis auxquels font face les personnes qui choisissent d'accueillir un réfugié chez elles et celles qui sont hébergées ?

KH : Les défis sont nombreux, d'où l'importance d'accompagner les deux parties tout au long de la cohabitation, dès la visite du logement jusqu'à la fin de la cohabitation en passant par la première rencontre. Il peut s'agir de la barrière linguistique – pour cela, nous faisons appel à des interprètes pour nous assurer que la compréhension soit parfaite –, d'un choc culturel, de trouver le juste équilibre entre le fait de se sentir chez soi et d'avoir des temps d'échanges.

AG : Il faut savoir créer du lien et bâtir une relation de confiance sans se montrer intrusif. Il peut y avoir des ajustements à faire au niveau des besoins d'intimité, de répartition des espaces (privés vs partagés) et des « codes de vie ». Parfois, il peut y avoir un décalage entre les différentes attentes, aussi bien celles de l'hébergeant que celles de la personne accueillie.

KH : Au début de la cohabitation, notre accompagnement porte surtout sur les détails de la vie quotidienne, comme la cuisine, les repas et la façon de vivre. Puis, au fur et à mesure que la cohabitation s'installe et que la personne s'intègre, notre accompagnement se recentre sur des questions plus profondes, comme l'avenir de la personne réfugiée, ses envies de formation ou d'emploi.

Quel est le bilan du projet ? Quels résultats peut-on observer après trois ans ?

AG : Le bilan est très positif. Il y a très peu d'échecs à l'heure actuelle, beaucoup moins qu'au début quand notre dispositif était moins abouti et que nous étions forcées de travailler dans l'urgence. Deux tiers des personnes accueillies quittent la famille car elles ont trouvé un logement individuel pour elles, souvent grâce au réseau genevois de l'hôte.

Pour finir, comment voyez-vous l'évolution des mentalités autour de l'accueil des réfugiés ?

AG : Les mentalités changent peu à peu. Beaucoup d'idées reçues vont être déconstruites avec les potentiels hôtes dès la toute première visite et par la suite au fil des mois de cohabitation.

KH : Nos meilleurs ambassadeurs et ambassadrices sont ceux et celles qui ont déjà accueilli une ou plusieurs personnes et qui en parlent positivement à leur entourage.

Envie de tenter l'expérience ?

← Témoignage d'un couple accueillant

← Pour en savoir plus

RENCONTRE

Texte : Anne Turrettini
Photo : Nora Teylouni

L’accès à un emploi stable se fait attendre pour un réfugié syrien

«Je cherche un emploi et j’aimerais expliquer ma situation et les difficultés que je rencontre en tant que Syrien.» Ce message envoyé en privé sur la page LinkedIn de l’Hospice général a été le point de départ d’une belle rencontre.



← Latif Alabdullah

Comme de nombreux jeunes fraîchement diplômés, Latif Alabdullah a enchaîné les stages non rémunérés. À 33 ans, et après de nombreuses années d'études et d'efforts intenses pour s'intégrer, ce jeune homme lumineux et exubérant ne demande qu'une seule chose : TRAVAILLER. C'est simple. Et pourtant si compliqué.

Latif Alabdullah qui est Syrien est arrivé à Genève en novembre 2015. Sa priorité ? Apprendre le français. Il fréquente tous les cours gratuits possibles et imaginables. « Chaque association fonctionnait différemment, c'était intéressant d'observer cela. Parfois, on buvait un verre, offert à la fin du cours, avec les nouveaux amis. C'était très sympa. »

Il est logé au centre d'hébergement collectif du Lagnon de l'Hospice général, participe aux activités proposées par l'association Bernex Accueille, un collectif de bénévoles. C'est là qu'il rencontre Elisabeth, sa « tante adoptive ». « Elle connaît ma vie de A à Z et m'a appris comment fonctionne un "cerveau suisse". Je la vois au moins une fois par mois avec son mari Stephen. » Enseignante à la retraite, Elisabeth est fan de botanique et se fait une joie de familiariser le jeune homme avec les fleurs qu'ils découvrent lors de leurs sorties en montagne ou en ville.

Peu après son arrivée, Latif Alabdullah se met en contact avec l'association THRIVE, qui propose aux personnes ayant un profil atypique un éventail de services dans le domaine des ressources humaines. Son objectif est d'entrer à la Haute école de gestion (HEG). Il devra s'y prendre à quatre fois : son permis, ses finances et son niveau scolaire font tour à tour obstacle à son admission. Mais sa détermination finit par l'emporter. Premier stage à la Ville de Genève dans le cadre de l'Agenda 21, premier salaire. Il investit ses économies dans un cours intensif de mathématiques et est admis à la HEG, section International Business Management, des études rendues possibles grâce au soutien d'une fondation privée.

« La HEG offre la possibilité d'aller étudier à l'étranger. Mon permis F ne me permettait pas de sortir de Suisse, je suis donc allé à Winterthour pour ma deuxième année. » Il consacre son mémoire de bachelor à un projet de *tiny houses* (petites maisons), un concept nourri par ses difficultés à se loger. Cela lui aura en effet pris sept ans pour décrocher un bail à son nom : « Quel bonheur d'être vraiment chez soi, de pouvoir disposer ses meubles comme on veut ! »

Latif Alabdullah obtient un bachelor puis un permis B – un événement à ses yeux encore plus important que son titre universitaire – et décide de poursuivre ses études avec un MBA en Digital Business Administration à Berne. La Berner Fachhochschule, tout comme précédemment la Zürcher Hochschule für Angewandte Wissenschaften, est ravie d'accueillir un « Genevois » !

Ces années d'études demandent à Latif Alabdullah beaucoup d'efforts, mais il en garde un excellent souvenir et reste en contact avec le large cercle d'amis qu'il s'est fait. Elles lui ont aussi donné l'occasion de connaître la Suisse et le monde de l'entrepreneuriat, car son programme comprenait plusieurs stages en entreprise.

À Lausanne, lors d'un forum pour l'emploi destiné aux étudiants de dernière année et alumni, on lui recommande de « raccourcir » son prénom. Abdullatif devient Latif. « Je sais que la nationalité syrienne suscite la méfiance, mais il faut bien être né quelque part » dit-il dépité.

Aujourd'hui, il effectue des jobs alimentaires, crée des sites web, travaille comme comptable bénévole pour Trois-Chêne Accueille et multiplie les postulations. Son rêve professionnel ? « Lancer mon propre business de *tiny houses*. C'est durable et minimaliste. » En attendant, nous lui souhaitons de décrocher l'emploi qu'il mérite.

« Je sais que la nationalité syrienne suscite la méfiance, mais il faut bien être né quelque part »

RENCONTRE

Texte : François Chamorel

Une « banale » sortie de route

Luc accepte de nous livrer son témoignage, en présence de Vally Carter, son assistante sociale, sur sa dépression, son arrivée dans notre institution et le beau projet qu'il a su construire au terme de l'accompagnement.

Je m'appelle Luc, je suis né à Bienne, j'ai 53 ans et un parcours professionnel riche. J'ai d'abord été photographe de reproduction avant de travailler dans la publicité en Europe et en Afrique du Sud. De retour en Suisse à 37 ans, j'avais un bon poste, un bon salaire, une situation stable. Puis tout a basculé : successivement deux deuils, une maladie, un divorce, la perte de mon travail. En peu de temps, je me suis retrouvé seul, sans repères.

J'ai tout recommencé à zéro. En 2018, une profonde remise en question m'a envahi : « À quoi bon ? » J'avais tout donné et je me retrouvais écarté du marché du travail, de ma vie d'avant. Quelques années auparavant, je me croyais le « roi du mambo », parce que j'avais un bon revenu, une famille, des gens autour de moi. Je faisais des projets, je planifiais ma vie. Et là, je n'avais plus rien. Et c'était arrivé vite, très vite même.

J'avais envoyé plus de 300 CV pour autant de refus. C'est terriblement destructeur. À un moment où vous vous dites que la seule chose qui vous reste, ce sont vos bras, votre force de travail et que personne n'en veut…

Le doute s'est installé, amplifié par la dépression. Sous médication, je me sentais comme un zombie, sans but. Le matin, au réveil, je n'avais aucune perspective. J'ai décidé d'arrêter les médicaments et de chercher un autre chemin.

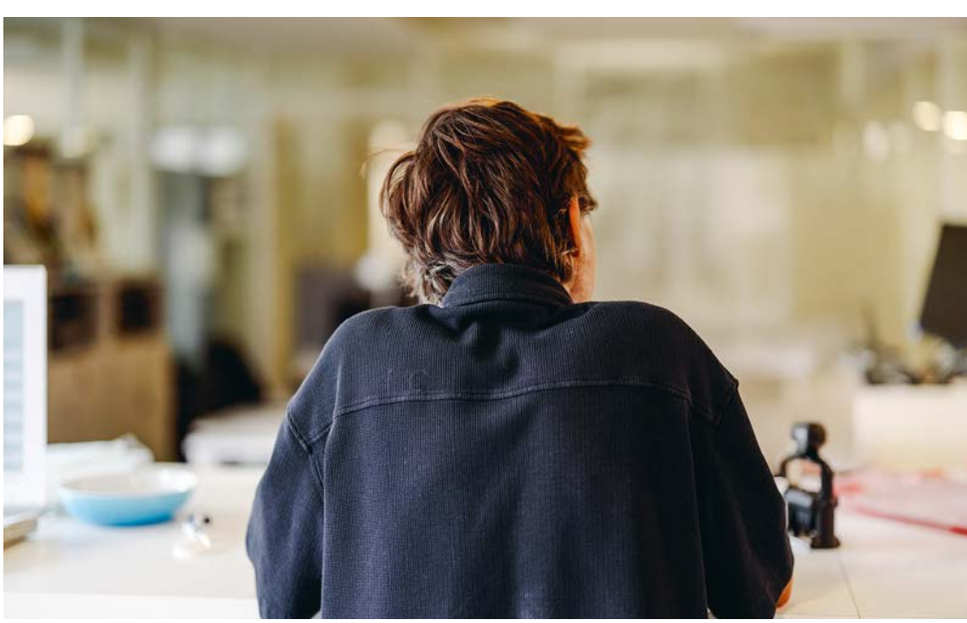
J'ai atterri à l'Hospice général sans attente particulière, pensant que ce serait juste un autre endroit où être « parqué ». Mais à ma surprise, une vraie prise en charge s'est mise en place, avec une structure adaptée à ma situation. Mme Carter, ici au centre d'action sociale des Pâquis, a été d'une aide précieuse.

Elle m'a dit : « Ok, on va structurer quelque chose pour vous, même si c'est un peu le brouillard devant vous. Mais en tout cas ce que vous ne voulez pas, on va l'éliminer et à partir de là, on va commencer à monter étape par étape. »

Un destin de formateur en filigrane

Puis une opportunité imprévue s'est présentée. Lors d'un stage dans une association d'aide aux réfugiés, on m'a demandé de remplacer au pied levé un professeur de français. Cette expérience a été une révélation. J'ai tout de suite ressenti une aisance naturelle, une fluidité dans l'enseignement. À peine je m'étais mis dans le rôle de professeur que le déroulé du cours est apparu dans ma tête. Au bout de trois heures, les apprenants m'ont proposé de faire une pause…Je n'avais pas vu le temps passer !

Photo : Niels Ackermann (photo prétexte, modifiée dans une perspective d'anonymat)



Les apprenants ont donné des retours très positifs sur mon cours et l'association m'a proposé de venir enseigner régulièrement.

Ce moment a changé ma perception : je ne me demandais plus ce que je voulais, mais ce que je pouvais apporter aux autres. J'avais enfin une place. J'ai acquis des connaissances au fil des années, de mes voyages et des diverses professions que j'ai exercées. Mais au-delà de l'accumulation de savoirs, il y a la transmission. Et transmettre à des adultes, chacun avec son propre parcours et son propre bagage de connaissances, présente un défi stimulant.

Comment motiver une personne à apprendre à un certain âge ? Comment adapter la pédagogie à un cerveau adulte qui n'apprend pas de la même manière qu'un enfant ? Comment surmonter les blocages qui peuvent survenir ? Ce sont toutes ces questions qui m'ont poussé à me former pour devenir formateur pour adultes.

Mon parcours a été varié : de la vente de cigares cubains à des produits financiers, en passant par le travail à l'université. Je ne m'attendais pas à devenir formateur, mais cela s'est imposé à moi. Parfois, on dit que c'est le destin qui nous trouve, et non l'inverse.

Un accompagnement vers la reconstruction

Toutefois, mon chemin n'a pas été linéaire. J'ai vécu des périodes de doutes et de difficultés, notamment lorsque j'ai été suivi par l'Hospice général. Mme Carter, qui m'a accompagné, a joué un rôle crucial. Son soutien constant, sa disponibilité et son écoute ont été essentiels pour ma reconstruction. Elle a déployé des options devant moi qui m'ont d'abord donné un peu de répit, de tranquillité et de sécurité ensuite. Elle m'a offert un cadre propice à mon évolution, sans lequel je serais peut-être resté bloqué dans une spirale dépressive.

L'accompagnement qu'elle a mis en place était avant tout humain. Elle aime les gens, elle les aime vraiment. Il ne s'agissait pas seulement d'un suivi administratif, mais d'un véritable soutien moral. Elle m'a aidé à retrouver confiance en moi et à avancer, à gravir les étapes d'un accomplissement personnel. Sans pression et sous son regard bienveillant.

Je sentais que je pouvais reprendre conscience de mon rythme, me reconnecter à lui et le suivre. Si ça devait prendre deux ans et bien, va pour deux ans ! En Espagne, on dit « tú mismo con tu mecanismo », c'est-à-dire chacun a son propre fonctionnement. Le but c'est qu'à la fin le mécanisme s'enclenche.

Quand on traverse une crise, on se focalise sur la satisfaction des besoins fondamentaux : manger, dormir, se vêtir. Les envies disparaissent. On n'imagine pas qu'il soit possible de se projeter dans autre chose. Mais peu à peu, à force d'accompagnement et de stabilité, on commence à réintégrer ces notions. On se remet à avoir des projets.

Mme Carter a senti que mon envie d'enseigner était un vrai projet, mon projet. Nous avons cherché une formation pour formateur d'adultes. J'ai donc suivi un cursus spécialisé et, en novembre dernier, j'ai obtenu mon diplôme.

Maintenant, l'objectif est de mettre en pratique ce que j'ai appris, de me réintégrer professionnellement et de pouvoir vivre de cette vocation.

Lors de ma formation, j'ai remarqué que j'avais une facilité naturelle à répondre aux problématiques rencontrées par d'autres formateurs. Peut-être que mon expérience préalable m'a permis d'acquérir inconsciemment ces compétences. J'ai toujours eu un appétit pour l'apprentissage et l'expérimentation, sans savoir exactement pourquoi. Aujourd'hui, cela prend tout son sens.

Ce parcours m'a appris l'importance du cadre et du soutien dans les périodes de transition. Aujourd'hui, fort de cette expérience, je souhaite apporter ma contribution à mon tour, en aidant d'autres adultes à se former et à progresser dans leur propre cheminement.

Pour l'instant je donne bénévolement deux cours par semaine à l'Université populaire, à des personnes ayant des profils très différents et pour des niveaux allant de A1 à B2.

↓ Vally Carter

Photo : Magali Girardin



RENCONTRE

Texte : Yves Bieri
Photo : Nora Teylouni

L'incroyable parcours d'une réfugiée afghane

Bahishta Nohtani a connu plusieurs fois l'exil. Afghane, elle a subi la terreur imposée par les Talibans aux femmes de son pays. En 2009, elle a fui l'Afghanistan avec sa fille pour trouver refuge à Genève. Mère célibataire, elle a suivi les formations nécessaires pour devenir dentiste tout en continuant à se battre pour les droits des femmes afghanes. Un incroyable parcours plein de courage et de résilience !



← Bahishta Nohtani

Une enfance afghane

À l'âge de 9 ans, alors qu'elle se rend dans une école clandestine organisée par sa mère dans une maison privée, elle est battue par les Talibans. Cet événement traumatisant conduit ses parents à interdire sa scolarisation pour sa sécurité. Cependant, elle poursuit ses études en secret avec l'aide de son grand-père qui lui enseigne, entre autres, l'anglais.

Sa famille est ensuite contrainte de fuir la guerre et les persécutions. Elle s'installe dans un premier temps au Pakistan, puis en Iran.

Retour au pays

Bahishta et sa famille reviennent en Afghanistan en 2001 après la chute du premier régime taliban. Elle a alors 13 ans et peut reprendre sa scolarité. En parallèle, elle travaille comme interprète dans une salle d'accouchement pour Médecins Sans Frontières (MSF). Ce travail lui permet de voyager à travers la province de Nimroz et de comprendre les défis auxquels sont confrontés les femmes et les enfants afghans. Adolescente, elle s'engage activement pour la défense des droits des femmes aux côtés de sa mère, qui œuvre pour aider les victimes de violences.

L'exil à nouveau

En 2009, à nouveau menacée par les Talibans – qui, s'ils ne sont plus au pouvoir, restent très actifs –, Bahishta doit à nouveau fuir son pays avec sa fille. Elle est âgée de 22 ans et travaille pour les Nations Unies à Kaboul.

Arrivée dans la cité de Calvin, elle est soutenue par notre institution : « L'Hospice général a été d'une aide primordiale, mais en tant que femme issue de la migration, il m'était difficile de trouver un emploi en accord avec mes qualifications ».

AWRA

En 2014, elle fait la connaissance de Gabriella. Ensemble, elles fondent l'association AWRA (Afghanistan's Women Rights Association), dont Bahishta est aujourd'hui présidente, et qui combat la répression des femmes afghanes par le régime taliban. L'association est principalement active dans la province de Nimroz, située dans le sud de l'Afghanistan, à la frontière de l'Iran et du Pakistan. Cette province se trouve en première ligne pour accueillir les personnes expulsées des pays voisins ainsi que les réfugiés fuyant les conflits à l'intérieur du pays. Il s'agit de la région considérée comme la moins sécurisée du pays et aucune organisation humanitaire n'y est présente pour défendre les intérêts de la population.

Alphabétisation, soins médicaux, aide d'urgence, l'association s'engage sur le terrain, mais également à Genève en interpellant l'opinion publique avec des documentaires ou des actions de sensibilisation.

AWRA a déjà permis d'offrir une éducation informelle à plus de 1'000 filles privées d'école, de venir en aide à plus de 300 enfants orphelins et abandonnés et de fournir des services de santé à plus de 8'000 personnes !

« Ce fut un parcours éreintant… Je me répétais que je ne pouvais pas échouer, car il fallait que je réussisse pour nous offrir une meilleure vie »

De réfugiée à médecin dentiste

À Genève, elle repart à zéro, apprend le français, passe la maturité puis se lance dans des études de médecine dentaire. Elle réussit brillamment ses examens et exerce aujourd'hui son métier avec succès dans un cabinet dentaire du centre-ville : « Ce fut un parcours éreintant, je dormais trois heures par nuit pour pouvoir m'occuper de ma famille, travailler et étudier. Je me répétais que je ne pouvais pas échouer, car ce temps aurait été volé à ma famille pour rien. Il fallait que je réussisse pour nous offrir une meilleure vie ».

← Pour en savoir plus sur l'association AWRA

FOCUS

Texte : Sophie Goldschmid
Photo : Eric Roset

La Nouvelle Roseraie, petit coin de paradis pour les seniors

La Nouvelle Roseraie est une magnifique bâtisse au bout d'un petit chemin qui surplombe Vevey et le Lac Léman. Depuis près de 60 ans, elle offre un répit aux proches aidants et propose aux seniors une ou plusieurs semaines de vacances durant l'année.

Le programme 2025 est riche et varié. Du printemps à l'automne, en passant par les fêtes de fin d'année, une multitude d'activités en fonction des possibilités de chacune et chacun est prévue.

Au moment de notre visite, les seniors qui viennent y passer leurs vacances ne sont pas encore présents. Mais une équipe de cinq collaboratrices, dont Denise Pancini, directrice de l'établissement depuis deux ans, se retrouve aujourd'hui en vue du lancement de la saison.

L'Hospice général remercie chaleureusement la Fondation Albert E. Oechslin pour son soutien fidèle et généreux à la Nouvelle Roseraie.



↑ Portes ouvertes de la Nouvelle Roseraie

Une histoire de morilles

À l'origine, la maison était un pensionnat de jeunes filles. Pour la petite histoire, dans les années soixante, M. Charles, chef de service des personnes âgées de l'Hospice général, recherchait une maison de vacances en moyenne altitude pour ses protégées et protégés. Il fut immédiatement sous le charme de la bâtisse mais dut demander un soutien financier à la Ville de Genève, le prix d'achat étant trop élevé pour l'institution seule. Le maire était indécis – pour ne pas dire sceptique – à propos de l'acquisition d'un bâtiment destiné à des vacances pour les seniors de la cité de Calvin. Une fois sur place, au détour d'une balade dans les champs, il fut totalement séduit en découvrant une multitude de morilles et donna alors son accord d'emblée !

Une équipe motivée

Au total, quinze personnes travaillent aujourd'hui pour la Nouvelle Roseraie sur un temps annualisé : une directrice, une secrétaire, quatre personnes à l'hôtellerie, deux animatrices, deux cuisiniers, et côté soins : une infirmière-assistante et deux veilleuses de la Croix-Rouge. « Certes, il y a un solide travail organisationnel en arrière-plan, mais l'objectif qui en découle est surtout que ce petit monde s'y sente bien, dans une atmosphère légère et sympa », confie l'une des animatrices présentes ce jour-là. Elle ajoute avec malice que – outre les belles amitiés qui se sont nouées – quelques couples se sont formés à la Nouvelle Roseraie !

Pour que les moments restent conviviaux, certains prérequis sont demandés : les vacanciers doivent être autonomes et vivre chez eux. Sur demande, il est possible d'assurer la continuité des prestations d'aide de type soins à domicile. Cela permet d'apporter du répit aux proches aidants qui ont vraiment besoin de souffler.

« De nombreux vacanciers sont des habitués et reviennent chaque année. D'autres ont entendu parler de nous par le bouche-à-oreille en venant au CAD (centre d'animation pour retraités de l'Hospice général). Parfois, certaines ou certains nous ont connus à travers la presse », explique Denise Pancini. À noter que l'épidémie du COVID-19 a sans surprise fortement réduit les réservations. « Aujourd'hui, nous sommes revenus à un taux d'occupation de 75%. Dans l'idéal, nous souhaiterions qu'il augmente un peu », complète la directrice, avant de conclure : « Les habitués nous considèrent un peu comme leur deuxième famille. »

La Nouvelle Roseraie en quelques chiffres :

— L'achat en copropriété de la bâtisse par l'Hospice général et la Ville de Genève s'est conclu en 1967.
— La capacité totale d'occupation est de 26 places.
— La Nouvelle Roseraie ouvre 36 semaines par année : durant le printemps, l'été et l'automne, mais aussi autour de Noël et Nouvel-An.
— La moyenne d'âge est d'environ 84 ans.
— La participante la plus âgée a 103 ans !

Texte : Yves Bieri et Sophie Goldschmid
Photos et légendes : Yaroslav Bozhkov

Yaroslav Bozhkov, photographe ukrainien

Yaroslav Bozhkov est un photographe ukrainien. Il se lance dans cette carrière après avoir terminé des études de médecine et exercé ce métier quelques années. Au début des années 2000, il fonde une agence de presse à Kiev.

Arrivent la guerre et l'exil. Il se retrouve dans la cité de Calvin en 2022 avec de sérieux problèmes de santé. Mais grâce à sa passion pour l'image, Yaroslav se remet en selle. Depuis deux ans, il arpente le canton en réalisant de nombreux et magnifiques clichés. Son envie : réaliser un projet documentaire sur Genève, une ville qu'il découvre et apprécie énormément. Il a fait sienne la devise « Post tenebras lux » qui colle à son parcours.

« La véritable richesse de Genève, ce sont ses habitants : ouverts, honnêtes, dignes et respectueux des autres. C'est grâce à eux que la ville prend un visage vivant que je m'efforce de capturer dans mes photographies », explique Yaroslav.

Une histoire d'homme et de résilience dont nous vous invitons à découvrir quelques images.

Compte Instagram : @yaro.bozhkov.photo

Seed : →

Je regardais le dernier pétale du lotus lorsqu'une poignée de graines est tombée de sa capsule. Ainsi, les vents de la vie nous emportent vers les endroits les plus inattendus. Cette image a donné naissance à la série Seed («Graine»), un projet photographique sur lequel j'ai travaillé pendant deux ans.





Yaroslav Bozhkov, photographe ukrainien



← Portrait d’un homme souriant croisé au hasard dans la rue :

Un moment spontané, une expression de bienveillance et de calme.

↑ Coureuses en mouvement :

Coureuses en mouvement : la force du geste, l’élan d’un instant, l’énergie d’une ville en action.


HUBLOT
ROLEX
PATEK PHILIPPE
DIOR
SAVOIE



← Vue de Genève :

Une ville entre ciel et eau, structurée, ouverte, respirante.



↑ L’Escalade :

L’Escalade est l’un des jours les plus importants de l’année pour moi. C’est une occasion unique de me plonger au cœur des événements de la nuit glaciale de 1602, lorsque les habitants de Genève ont défendu leur ville. Ce n’est pas simplement une fête, c’est un tissu vivant d’histoire et un lien entre les générations, une mémoire partagée du droit à la liberté, du courage et de la dignité.



↑ La guerre en Ukraine :

Depuis onze ans, mon pays vit en état de guerre. La Russie a déclenché cette guerre, détruisant des villes et anéantissant des vies civiles. 6,8 millions d'Ukrainiens ont été contraints de quitter leurs foyers, je suis l'un d'entre eux.



Le journal de l'Hospice général
Les Uns & les Autres – N°2 – Août 2025
Abonnement et contact : journal@hospicegeneral.ch

Avec le soutien de la République et canton de Genève

Impression : Imprimerie ATAR, Genève
Tirage : 3'500 exemplaires

Responsable éditoriale : Anne Nouspikel
Rédactrice en chef : Delphine Bindschaedler
Maquette : Carolina Eckell, Anaïs Vidal
Mise en page : Anaïs Vidal
Photo de couverture : Niels Ackermann

Ont participé à ce numéro :
Yves Bieri, Delphine Bindschaedler, François Chamorel, Sophie Goldschmid, Bernard Manguin, Jennifer Ng Chin Yue, Anne Turrettini.

hospicegeneral.ch